

Onzième conférence (P.-A. Burton, p. 257-270)

LE FORMATEUR EN HUMANITÉ ET « LE MIROIR DE LA CHARITÉ »

C – AELRED, PÈRE MAÎTRE ET FORMATEUR (1141-1143)

Introduction

Dans cette nouvelle section, toujours pour décrire l'attitude d'Aelred comme formateur, Pierre-André Burton va examiner deux textes importants d'Aelred : la *Prière pastorale* et les dialogues sur *L'Amitié spirituelle*. Auparavant, il commence par résumer avec beaucoup de clarté la longue section précédente, où il s'est appuyé sur *Le Miroir de la charité*, *La Vie de recluse*, *Quand Jésus eut douze ans* et quelques sermons liturgiques :

« La formation monastique telle qu'Aelred la conçoit porte, quant à son *contenu* (et donc **du point de vue de celui qui reçoit la formation**), sur trois dimensions complémentaires qui, entre elles, se trouvent en tension dynamique et circulaire : une dimension *personnelle* et *ascétique* (conversion individuelle et adoption d'une « forme » extérieure de vie) ; une dimension *sociale* et *éthique* (insertion dans une communauté de valeurs et de personnes, en même temps que l'acquisition des vertus, surtout cardinales) ; enfin, une dimension *mystique* d'union à Dieu par voie (*éthique*) d'imitation et d'identification à la personne du Christ contemplé en son humanité en vue de donner « forme » à l'agir humain (retour à la dimension *ascétique*). » (p. 257)

Ensuite, « **du point de vue de celui qui donne la formation** (et donc quant à son *mode*), elle procède d'un double mouvement intérieur : un mouvement qui procède de la *raison* (*affectus rationalis*), c'est-à-dire de la sollicitude paternelle de celui qui cherche à « édifier » une personne à lui confiée et, conjointement, un « élan » qui procède de la *volonté* (ou d'un cœur aimant) et qui, à l'exemple du « Christ-ami » livrant sa vie pour ceux qu'il aime, conduit le pasteur à « se faire tout à tous », faible avec les faibles... » (p. 257)

« Enfin, (Pierre-André Burton a) tenté de montrer que, selon Aelred, la conjonction de cette double motion intérieure (la raison et le cœur) « qualifiait » la relation d'amitié spirituelle, tant dans le sens où elle en constitue les deux « notes » ou qualités principales, que dans le sens où elle lui donne qualité ou valeur humaine, morale et spirituelle. » (p. 257)

Dans le § 31 du *Sermon 24* pour la Nativité de Marie, Ælred, par le visage interposé du Christ, nous livre très vraisemblablement ce qu'il a essayé de vivre comme pasteur, d'abord au titre de père maître et ensuite au titre d'abbé de Revesby et de Rievaulx. « *Quatre facettes étaient mises en valeur : selon Ælred, en effet, le pasteur se doit d'être pour ses frères tout à la fois comme un père, comme une mère, comme un frère et enfin comme un ami.* » (p. 258)

Jusqu'à présent, Pierre-André Burton a essayé de mettre en valeur le rôle du pasteur comme « éducateur », celui qui a reçu pour mission de *former* et *d'édifier* d'abord des personnes (plutôt au titre de père maître) ; ensuite, et conjointement, une communauté (plutôt au titre d'abbé). Le souci d'Aelred, dans sa relation avec sa sœur et plus encore avec Yves, était de veiller à l'édification intégrale de toute leur personne et en particulier de leur progrès spirituel. Cependant, ce premier trait se doublait d'un second : celui de l'affection (pour sa sœur) et de l'amitié (pour Yves).

« *De cette conjonction de l'affection ou de l'amitié, en tant qu'elles sont placées l'une et l'autre au service de l'édification de la personne, nous parlerons plus en détail dans la prochaine section, quand nous tenterons de mettre en évidence le rôle de l'amitié spirituelle dans la formation humaine de la personne.*

Dans l'immédiat, retenons seulement que l'amitié colore de manière très particulière, voire unique, la façon dont Aelred conçoit sa mission de pasteur. Nous en avons une attestation évidente dans ce petit joyau de la littérature spirituelle médiévale qu'est la Prière d'un pasteur. » (p. 258-259)

La Prière pastorale ou le miroir d'une âme pastorale

Ælred composa cette prière selon toute vraisemblance au soir de sa vie « pour son usage personnel », ce qui explique sans doute qu'elle ne connut, hors de Rievaulx, absolument aucune diffusion extérieure... jusqu'à ce que, en 1925, dom André Wilmart, son « découvreur », n'en révèle enfin l'existence et ne la publie. Pour dom Anselme Hoste, il est légitime de considérer la *Prière pastorale* d'Aelred comme « une synthèse de sa vie spirituelle ».

« Bien plus : à la suite de Domenico Pezzini, on peut même penser que, dans ce petit chef-d'œuvre d'une remarquable concision, Aelred est parvenu à rassembler les traits les plus caractéristiques de sa personnalité au point de nous y laisser, comme en un miroir, "un véritable et authentique portrait de son âme paternelle, de son cœur compatissant, de sa confiance et de son abandon dans les bras du Christ". Et de fait, arrivé presque au terme de sa vie, Aelred se place sous le regard de son Seigneur, à la lumière de qui il épanche à cœur ouvert les sentiments les plus intimes qui l'habitent, que ce soit envers lui-même - par la vive conscience qu'il a de sa pauvreté et de ses limites face à la charge abbatiale qu'il a été appelé à assumer - ou que ce soit envers les frères qui lui ont été confiés - par la conscience aiguë qu'il manifeste par rapport aux multiples devoirs et responsabilités auxquels cette même charge abbatiale l'engage à leur endroit. » (p. 260-261)

À cet égard, pense P.- A. Burton, c'est sans doute Marsha Dutton qui est parvenue le mieux à mettre en valeur la vive perception qu'Aelred avait de lui-même, de sa communauté et de ses responsabilités, et en particulier de sa mission abbatiale d'abord **comme père de famille** chargé de veiller sur les besoins de sa communauté, ensuite **comme pasteur** chargé de la guider et de la protéger, enfin **comme roi** chargé spécialement de l'instruire (*docere*), de la gouverner (*regere*), et de l'édifier (*aedificare*) dans le respect de la diversité des personnes.

Or, comme l'a bien remarqué Marsha Dutton, « *il s'agit toujours pour Aelred de "lire" sa mission au "miroir" (ou à la lumière) de celui-là seul qui est le véritable "roi" et "pasteur" de son peuple : le Christ lui-même !* » (p. 262) On regrettera cependant qu'elle n'ait pas mentionné celle de l'« **ami** », sous-jacente pourtant à toute la *Prière pastorale* d'Aelred...

Mais, souligne P.- A. Burton, à condition « qu'on veuille bien d'une part se garder de projeter sur ce mot des conceptions par trop contemporaines et se souvenir d'autre part, comme nous l'avons déjà indiqué à propos du *Sermon 24 pour la Nativité* et du paragraphe 31 du *De Iesu puero*, que l'abbé de Rievaulx "entend" ce mot très exactement à la lumière de l'évangile de saint Jean qui affirme, parlant de Jésus, que "nul n'a de plus grand amour que celui qui se dessaisit de sa vie (*animam suam ponere*) pour ses amis" (Jn 15, 13). » (p. 262) P.- A. Burton reviendra sur ce passage bien connu de l'évangile de Jean (Jn 15, 13-15), car Ælred lui réserve une place de choix dans sa conception de l'amitié spirituelle.

Ce qu'il veut que nous retenions, c'est le fait que le Christ se présente à Aelred, abbé, comme un « modèle » à imiter et donc que de même que Jésus « a donné sa vie pour ses amis », de même l'abbé doit-il, à sa suite et à son exemple, « se livrer tout entier » à ses frères.

Dans le paragraphe 7 de la *Prière pastorale*, que P.- A. Burton cite presque entièrement, sans doute pour nous inviter à le méditer, Ælred retraduit à sa façon avec un précieux jeu de mots, son désir non seulement de « *dépenser* entièrement pour ses frères et d'employer entièrement à leur profit (*impendere illis / expendere pro illis*) tout ce qu'il a reçu de Dieu », mais plus encore de « *se donner lui-même* en personne de bon cœur (*ipse libenter impendi*) à ses frères ».

« Tu connais mon cœur, Seigneur : tu sais que mon souhait est de dépenser entièrement pour eux (*totum impendatur illis*) tout ce que tu as donné à ton serviteur, et de l'employer entièrement à leur profit (*totum expendatur pro illis*) ; et, plus que tout, de me dépenser sans compter pour eux (*ipse libenter impendar* ; voir 2 Co 12, 15). Qu'il en soit ainsi, mon Seigneur, qu'il en soit ainsi !

Mes sentiments, mes paroles, mon loisir et mes occupations, mes actions et mes pensées, mes succès et mes échecs, ma mort et ma vie, ma santé et ma maladie, absolument tout ce que je suis, ce que j'ai de vie, de jugement, de discernement [voir *Sermon 68*, 1], que tout cela soit dépensé pour eux et que tout soit employé à leur profit ; toi-même, tu n'as pas dédaigné de te dépenser pour eux. Apprends-moi donc, Seigneur, à moi ton serviteur, je t'en prie, apprends-moi, par ton Esprit saint, comment me dépenser pour eux et comment employer à leur profit ce que je suis.

Donne-moi, Seigneur, par ton inexprimable grâce, de supporter avec patience leurs faiblesses, d'y compatir avec bonté, de les secourir avec discrétion. Que l'enseignement de ton Esprit m'apprenne à réconforter les affligés, à fortifier les craintifs, à relever ceux qui sont tombés, à être faible avec les faibles, à partager la brûlure de ceux qui sont heurtés par un scandale (2 Co 11, 29), à me faire tout à tous afin de les gagner tous (1 Co 9, 19 et 22). Mets sur mes lèvres une parole vraie, allant droit au fait et sonnante juste, afin qu'ils soient édifiés en foi, espérance et charité, en chasteté et humilité, en patience et obéissance, en ferveur spirituelle et total don de soi (*devotio mentis*) [Sermons pour l'année V, coll. "Pain de Cîteaux" III, 24, p. 267]. (p. 263)

« *Qu'Aelred ait cherché à vivre sa charge abbatiale à l'image de Jésus, bon pasteur, et qu'il ait effectivement tenté de vivre jusqu'à son dernier souffle à la hauteur de cet idéal, en se dévouant corps et âme à la cause de ses frères et à l'édification de sa communauté, l'attestent tout particulièrement les propos qu'il tint à ses frères un jour de Pentecôte alors que la maladie qui allait bientôt l'emporter venait de lui accorder une rémission inespérée :*

Je reconnais ma dette [envers vous, leur dit-il], car ce que j'ai de vie, de sagesse, de jugement, c'est à vous que je le dois ; et j'estime que je ne serai désormais jamais mieux en sécurité qu'en ne vivant pas pour moi-même mais pour vous, grâce à qui et en faveur de qui j'ai été rappelé, alors que j'étais presque dans l'antichambre de la mort.

Me voici, l'esprit prompt mais la chair encore faible (voir Mt 26, 41). L'affection l'emporte pourtant sur la maladie, la charité sur le manque de force, et [mon] esprit ne peut s'empêcher de se dépenser pour vous, en ne tenant pour ainsi dire pas compte de ma faiblesse physique et en comptant sur la force de vos prières, dont j'ai fait l'expérience [*Sermon 68*, 1, PC III, 24, p. 41-42].

Le confirment aussi les quelques paroles qu'il adressa à sa communauté rassemblée autour de lui, une dizaine de jours avant son décès, quand, léguant à ses frères le peu d'objets dont il avait la jouissance personnelle (un psautier glosé, les Confessions de saint Augustin, l'évangile de Jean, quelques reliques et une petite croix), il ajoute ces mots que nous rapporte son biographe :

Voici ! Toutes ces choses, je les ai conservées auprès de moi, dans mon petit oratoire ; autant que je l'ai pu, j'y plaçais toute ma joie, lorsque, profitant d'un moment de solitude, je me livrais à un temps de sainte quiétude. De l'argent et de l'or, je n'en ai pas [Ac 3, 6] ; c'est la raison pour laquelle je ne fais pas de testament, puisque je ne possède rien en propre ; ce que je possède, et ma personne elle-même, vous appartient [VÆ 51, 2].

Ce sens pastoral si vif chez Aelred est enfin et surtout attesté par le souvenir indélébile qui en est resté dans la mémoire de ses frères, bien au-delà de sa mort. Qu'il suffise par exemple de penser à Walter Daniel, le biographe d'Aelred, dont, ici, le témoignage, contrairement à ce que l'on pourrait spontanément imaginer, ne pourra pas être soupçonné de parti pris favorable, dès lors qu'il se trouve authentifié par le témoignage, légèrement plus tardif, d'un autre moine de Rievaulx, Matthieu, décédé vers 1215.

Dans la biographie de celui qui fut son abbé, le premier, peu avare de superlatifs, déclare en effet haut et fort qu'Ælred, « homme à nul autre pareil (incomparabilis) », fut un « pasteur admirable par sa prudence (pastor preclarus et prudens) » (VÆ 44, 2) ! Quant au second, maître de chœur à Rievaulx à la fin du XII^{ème} siècle, il lui fait écho en affirmant, dans un recueil de textes qu'on a conservé de lui, qu'Ælred fut le « pius pastor rievallense » ! (p. 263-265)

Pierre-André Burton reviendra sur cette dimension pastorale de la personnalité d'Ælred lorsqu'il abordera, dans la prochaine partie de sa biographie, ses deux abbatiats à Revesby et à Rievaulx.

Il ajoutera alors deux autres facettes au visage d'Ælred qui, comme pasteur se voulut non seulement un « père » et un « ami » (les deux traits qu'il vient d'exposer) mais également une « mère » et un « frère » ... Maintenant, il va nous montrer en quoi, selon Aelred, l'amitié contribue bien à la croissance spirituelle intégrale de la personne. Pour cela, Pierre-André Burton va mettre « *simultanément en lumière la place que l'amitié a occupée dans la vie personnelle d'Ælred et le rôle qu'il lui assigne comme outil dans la formation humaine et monastique quand elle est placée au double service de l'unification de la personne et de l'« éducation » de son affectivité.* » (p. 265)

L'amitié spirituelle comme instrument au service de la formation humaine et monastique.

« *Comme l'a fait justement remarquer Aelred Squire dans sa biographie d'Aelred, nous ne pourrions sans doute jamais connaître dans le détail tous les enjeux, personnels et humains, qui sont à l'origine d'une œuvre telle que L'Amitié spirituelle.* » (p. 265) Ceci dit, tous ceux qui se sont approchés d'Aelred ont reconnu toute l'importance que l'amitié a prise tout au long de sa vie... Non seulement, elle en a coloré tous les événements, mais elle leur en a donné sans doute leur « signification la plus profonde ».

Pour Ælred Squire, le besoin [d'amitié] représente le plus ancien des besoins spirituels dont Ælred ait eu conscience" et, il est "probable que le plan même de son livre [sur l'amitié] plonge très loin ses racines dans sa vie religieuse" » (p. 266) Nous avons déjà vérifié la justesse de ces propos pour la période de sa vie qu'Aelred passa à la cour d'Écosse. « *C'est à cette époque en effet que, découvrant le traité de Cicéron sur l'amitié, il en fit son miel pour, déjà ! - nous disait-il dans le Prologue de L'Amitié spirituelle - tenter d'ordonner sa vie.*

N'est-ce pas « *pendant cette période qu'il noua de fortes et durables amitiés, en particulier avec le fils du roi David, le jeune prince Henri, comme aussi avec ses deux beaux-fils, Simon et surtout Waldef* » ? (p. 266) « *Ne sont-ce pas en effet ces mêmes relations amicales qui, au moment de sa conversion, retinrent Aelred dans leurs filets et l'empêchèrent de répondre immédiatement à l'appel intérieur qui, sans doute déjà depuis l'entrée de son ami Waldef chez les chanoines augustins, le taraudait puissamment ?* » (p. 266)

De ce point de vue, comment ne pas remarquer le contraste surprenant, qui existe dans la vie d'Ælred entre, d'une part ces douces amitiés qui firent tout « le charme de sa vie » et, d'autre part, la rigueur extrême de ces pratiques ascétiques auxquelles, jeune moine, il s'est livré... « *Qu'il suffise de rappeler ces bains d'eau glacée que, probablement fidèle à une forme d'ascétisme celte héritée de sa culture d'origine, Aelred avait l'habitude de prendre à l'insu de tous dans un petit réservoir construit à cet effet !* » (p. 267)

Comment est-il « possible de « concilier » ces deux aspects à ce point contrastés de la personnalité d'Aelred : d'un côté, « la rayonnante bonté si humaine » qui émane de lui - et dont les amitiés offrent sans conteste les plus beaux reflets - et, de l'autre, « son inclination à valoriser des formes d'ascétisme corporel les plus extrêmes et les plus violentes » ? (p. 267)

Faut-il « chercher des explications du côté de la structure psychoaffective d'Aelred, en s'appuyant notamment sur les ressources et les moyens herméneutiques qu'en ce domaine, le développement des sciences humaines met aujourd'hui à notre disposition » ? (p. 267)

«... L'hypothèse, selon laquelle il serait possible de trouver une clé de lecture à toute la vie d'Aelred dans ce que l'on croit pouvoir supposer de l'orientation homosexuelle de ses tendances affectives (...), a suscité parmi les spécialistes des questions ælrédiennes une large discussion qu'il n'y a pas lieu de reprendre ici dans le détail.

En effet, cela a été excellemment fait en 2005 par Ryszard Grøn qui a tenté de mettre en perspective et la problématique et les enjeux des débats ainsi engagés autour de l'identité psychoaffective d'Ælred et qui, du coup, a pu montrer que ceux-ci avaient eu au moins un double mérite : d'avoir permis de prouver l'absurdité (...) d'un tel débat - entre autres parce qu'il pêche par anachronisme -, mais, positivement, d'avoir aussi et surtout obligé les chercheurs à réorienter de manière bénéfique leurs études vers des aspects autrement plus constructifs et plus fondamentaux de la doctrine spirituelle d'Ælred... » (p. 268)

Pour Pierre-André Burton, Aelred Squire a eu raison de le souligner : Aelred, a fait preuve d'un courage spirituel peu commun en ne cherchant point à cacher ses difficultés personnelles et les efforts constants qu'il a déployés pour tenter de les résoudre... Mais, ajoutait-il, s'il a eu ce courage, *« ce n'est en aucun cas parce qu'il aurait été mû par un quelconque désir d'exhibitionnisme spirituel, contre lequel d'ailleurs il n'a eu de cesse de mettre en garde ses frères ! »* (p. 268-269)

« S'il parle de son expérience et de ses difficultés, c'est donc bien plutôt - comme la majorité des historiens l'admettent aujourd'hui de façon quasi unanime parce que, doté d'un sens pédagogique inné hors du commun qui lui permet de se mettre à la place de l'autre et que, poussé par le souci pastoral de conduire ses frères à Dieu, il est convaincu du fait que, dans le domaine de la conversion morale, sa propre expérience non seulement de la faiblesse humaine, mais aussi de la puissance de la miséricorde divine comme des moyens qui l'ont aidé à « ordonner » et à unifier sa vie, ne peut être que profitable à tous ceux qui seraient eux aussi confrontés - et qui ne l'est pas peu ou prou ? - à la même exigence humaine et au même défi spirituel d'unifier sa vie... » (p. 269)

Voilà ce que Pierre-André Burton voudrait nous faire découvrir : *« Si, au début de sa vie monastique, Aelred a cru que l'ascèse corporelle serait en mesure de l'aider à « canaliser » ce qu'il se plaît à appeler les « va-et-vient » de sa vie affective, il s'est cependant très vite rendu compte qu'il n'avait pas - loin s'en faut ! - à réprimer un tempérament naturel qui le portait spontanément à nouer des relations d'amitié. »* (p. 269)

Au contraire : grâce à ses lectures personnelles, et grâce aussi à ses deux principaux formateurs, son abbé, Guillaume, et son père maître, Simon, qui lui ont fait confiance et l'ont encouragé dans sa recherche, *« Ælred apprit non seulement qu'il pouvait trouver appui sur ses qualités et ses aspirations naturelles, mais aussi qu'il était légitimement en droit de considérer l'amitié - qui, jusque-là, avait fait toute la saveur de sa vie dans le monde - non pas comme une entrave qui ralentirait sa marche, mais bien au contraire comme la plus sûre des alliées qui lui permettrait d'atteindre, comme par paliers successifs et progressifs, le but qu'il poursuivait : l'unification humaine et spirituelle de toute sa personne dans la perfection de la charité. »* (p. 270)

Ainsi, grâce à ces deux formateurs, Aelred a été capable de tempérer les outrances d'un certain ascétisme, auxquelles sa culture native et sans doute une part de son tempérament le poussaient, et il a réussi à intégrer comme élément constitutif de sa vie chrétienne la grâce de l'amitié, jusqu'à proposer, dans ses trois dialogues sur *L'Amitié spirituelle*, une synthèse doctrinale solidement étayée qui lui permettait de justifier le rôle qu'il assignait à l'amitié, comme instrument privilégié de la formation humaine et monastique. Ce sera l'objet de notre treizième conférence avec laquelle nous terminerons la troisième partie du livre de P.- A. Burton.